

L'ARCHE *Editeur*

Thomas JONIGK

Doberman

Traduit par
Laurent MÜHLEISEN

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche Editeur
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Doberman

de Thomas Jonigk

traduit par Laurent Muhleisen

Pour les droits de représentation en langue française s 'adresser à

l'Arche Editeur

86, rue de Bonaparte

75006 paris

tel: 01 46 33 63 26

tel: 01 46 33 56 40

DOBERMAN

Un drame de
Thomas Jonigk

adaptation :
Laurent Muhleisen

*La réalité dont nous parlent les Procureurs de la République,
la police judiciaire, les services de contre-espionnage et les
médias est identique à la vision du monde d'un malade
mental.*

Knut Folkerts

TITRE ORIGINAL ROTTWEILE

Personnages :

La fille

La mère

L'ami de la fille.

(Un salon. L'appartement est celui de la fille. C'est une femme de 30 à 35 ans, vivant seule. Elle a l'air sympathique, mais il faut qu'elle donne l'impression, par ses gestes prudents, d'un manque d'assurance et d'indépendance d'esprit. Elle se râcle souvent la gorge et parle d'une voix légèrement trop haute pour elle.

Elle attend la visite de sa mère. La mère est une femme d'environ 50 ans qui s'efforce d'en paraître 20. Elle porte un turban, des vêtements élégants (si possible une fourrure), beaucoup de bijoux, son maquillage est voyant et ses gestes, majestueux.

Plus tard, la fille reçoit la visite d'un admirateur nommé Peter, qui devrait avoir environ 30 ans. Lui aussi doit manquer d'assurance, son apparence physique doit être banale, voire chétive. En outre, il a d'assez nombreux tics à divers endroits de son corps. Peut-être zézaye-t-il ? Ses cheveux gras sont peignés en arrière, avec une raie. Il porte d'épaisses lunettes en corne, un costume étriqué, un débardeur à carreaux et un noeud papillon. Son aspect extérieur doit être en totale contradiction avec ses propos. Comme tous les hommes, il ne regarde presque jamais les gens dans les yeux.

Tous les personnages doivent être représentés de manière caricaturale, afin d'être d'avoir l'air véridique. Ce qui signifie que la mère doit être trop majestueuse et son apparence trop coquette, la fille trop peu sûre d'elle et trop pâle, l'homme trop stupide et trop unidimensionnel.

Quand le rideau s'ouvre, la fille est en train de préparer le café. Une table basse se trouve au milieu de la scène. Derrière, un canapé, de chaque côté, une chaise. Partout sont accrochés des tableaux identiques, à hauteur du regard, peints par la fille, et qui représentent la mère, souriante et altière. Au fond de la scène, un chevalet. Le tableau qui s'y trouve est recouvert. Le mur du fond doit pouvoir être ouvert de chaque côté, comme une fenêtre. On y projette des scènes de films. A gauche et à droite, un porte.

Pendant une ou deux minutes, on voit encore la fille se préparer à la visite de sa mère. Peut-être se parle-t-elle à voix basse. Tout est silencieux. Ses gestes ne sont pas précipités. Pourquoi le seraient-ils.

On sonne.)

LA FILLE : (*sursaute*) J'attends, j'attends. Et c'est exactement ce à quoi je m'attendais. Elle arrive trop tôt. Ou trop tard. (*Tout en parlant, elle se dirige vers la porte, qu'elle ouvre en prononçant le dernier mot.*) Trop tôt ou trop tard. En tout cas, comme on pouvait s'y attendre. J'attends, j'attends. Pleine d'attention, j'attends. Et c'est exactement ce à quoi je m'attendais.

3 LA MERE : (*pose ses innombrables paquets*) J'attends, j'attends. J'aurais dû m'y attendre, je m'y attendais. C'est exactement ce à quoi je me suis attendue. Une mère de nos jours ne doit plus s'attendre à être bien accueillie. (*Elle attire sa fille à elle*). Mais viens donc, viens donc mon enfant ou faut-il qu'un commando vienne sonner à ta porte. Mon enfant, mon enfant chérie. Maman est là (*elle embrasse sa fille*). Elle a suivi la voix du sang. Quelle mère est capable d'ignorer la voix de son sang. Un enfant appartient à sa mère (*elle la repousse brutalement*). Je dépasse peut-être les mesures en matière d'humanité maternelle, mais la mesure c'est quand même moi qui la donne. Moi, avant tout. Et toi avant tout. Comment veux-tu t'en sortir toute seule. Comment veux-tu vouloir cela. Et d'ailleurs que veux-tu ?

LA FILLE : (*résolue à paraître résolue*) Mère je t'aime. Mais je suis une grande personne.

LA MERE : (*commence à rire de façon hystérique*) Un grande personne. Alors qu'est-ce que je suis moi. Alors moi je ne suis même plus là. Je ne suis même plus là. Mais je suis là. Maman est là. Viens là mon enfant. Nous n'allons pas nous disputer aujourd'hui. Pas aujourd'hui. Je te pardonne mon enfant chéri. Nous sommes le vingt avril et je ne veux pas me disputer. Je suis encore là. Nous sommes tous encore là.

LA FILLE : Mère. Je t'avais demandé de ne pas évoquer cela en ma présence. De ne pas l'évoquer, et tu t'en moques.

LA MERE : (*passe sa main sur la bouche de sa fille*) Tais-toi ! Je me tais quand je me tais, et aujourd'hui je ne me tais pas.

à l'époque (Samedi, 2012)

LA FILLE (*d'une voix enfantine*) Excuse-moi Maman. Tu as raison. Je me suis mal comportée et j'aimerais m'en excuser. Je ne sais même pas pourquoi j'ai dit tout cela. Je ne le sais pas, Maman.

LA MERE : Je te crois. Mon enfant chérie (*le serre contre son cœur*). Il faut être juste. Il y a un temps pour la justice (*l'arrache à elle*). Et il y a un temps pour la vengeance. Un jour tu te repentiras de tout cela, parce que je me vengerai, je me vengerai légitimement. Un jour tu te réveilleras et tu regretteras ta mère. Tu regretteras ta mère qu'en ce moment tu foules à tes pieds. (*Silence*). Et pourtant je t'aime tellement. Toi tu as ruiné ma vie et moi je t'ai toujours soutenu, sans cesse toujours soutenu. Le soutien d'une mère s'épuise de cent façons, son soutien s'étire et s'épuise pour une fille qui n'est pas comme je l'ai voulue. Je voulais une fille qui me veuille et je le veux encore. Comment veux-tu que la volonté d'une mère ne veuille pas cela.

LA FILLE : Raconte-moi avant, Mère. Avant, tu racontais toujours comment c'était, avant. C'est comme avant, Mère. Tu es venue en avance et nous sommes avant. Avant je croyais sentir venir le printemps. Maintenant je sens que ce n'est plus comme avant et le printemps est un sentiment que je ne sens plus.

LA MERE : Mon enfant. Aide-moi à me lever.

LA FILLE : (*lui prend le bras*) Raconte-moi avant.

LA MERE (*s'assoit sur le canapé*) Ah ! J'ai ouvert les yeux entre des tournesols hauts comme des hommes et des bonshommes durs comme de l'acier, parmi lesquels, surdisciplinée, j'ai trouvé père et mère. Avec résolution, Père a retiré son inventeur d'enfants du jardin putréfié de ma mère. Ma mère était l'esclave de mon père. C'était tout à fait naturel comme ça. (*Silence*). C'est ainsi que mon père est devenu pour moi ce qu'il était pour ma mère. Tout naturellement. Enfant de la nature, j'ai grandi au milieu des plantes et des insectes, protégée et blindée, à une époque où l'on ne rencontrait ni catastrophes ni étrangers. Une époque merveilleuse. Bien que je ne me pardonne pas que le sentiment national n'ai pas été éprouvé par moi enfant. La guerre était pour moi l'essence de l'inconcevable. Les hommes et les femmes, qu'ils soient noirs, jaunes ou blancs me semblaient tous égaux (*elle soupire*).

LA FILLE : Mère, voyons !

LA MERE : Père trouvait qu'un enfant de la nature devait avoir plus d'ennuis. Moi, le contraire. Mais la douleur passe et dès la deuxième fois j'ai trouvé cela naturel.

LA FILLE : Qu'as-tu mère. Qu'est-ce qui te déchire. Jette la planche à clous de ton coeur lacéré.

LA MERE : Tu as osé, voilà ce qui me déchire, tu as osé demander. Comment peux-tu oser demander. Et d'ailleurs même si le monde entier avait pénétré en moi, avant je n'aurais pas demandé. Avant. Avant tout aurait été différent. Aujourd'hui je suis terre-mère et quand même en sol étranger. En sol étranger tombant même dans un abîme sans fond. Voici la récompense d'une mère qui a sué sang et terre pour toi.

LA FILLE : Mère. Tu ne parlais pas comme ça avant voyons. Parle d'avant ou mais parle comme avant. (*dure*) Mais ne parle pas comme ça.

LA MERE : Avant je parlais de paix ! Le Führer notre guide parlait et moi je te guidais à travers la paix. C'était notre langage de paix. Mais maintenant c'est la guerre, et il faut un autre langage. Et tu n'as guère d'autre choix que d'hériter de ce langage. Ne crois pas que ce que d'autres ont souffert, toi tu vas pouvoir y échapper. On n'échappe pas à tout ce qui se passe (*elle se met à arpenter la pièce et à contempler divers objets*). Ça pourrait être très beau ici. Mais ici ça manque d'ordre. D'ordre, mon enfant. Tu n'as pas hérité cela de moi.

LA FILLE (*explose*) : Qu'est-ce que j'ai hérité au juste. Qu'est-ce que j'ai au juste hérité de toi. Pour tout dire rien du tout. D'une certaine manière, je ne peux que me réjouir de pouvoir me réjouir d'une certaine manière. Ça non plus je ne l'ai pas hérité de toi.

LA MERE (*qui n'a pas écouté*) Récemment je suis descendue au sein du peuple, cédant à l'appel de la sociabilité. Soucieuse de mon devoir j'ai cédé à l'appel du peuple, des larges masses en chaleur, chaleureusement. C'est la folie avec la société. Tout le monde se promène partout, entre où il veut

entrer, reste où il veut rester, sort où il veut sortir. C'est la folie. La folie a l'air absolument satisfaite, me suis-je dit. Ce doit être terrible quand on ne peut pas tout percevoir, pas vrai, pas tout percevoir de ce qu'il y a autour de soi. Il n'y règne absolument aucun d'ordre. *(elle tressaille)* Au fait est-ce que j'ai éteint le gaz ? *(elle parcourt la pièce, énervée)* Je n'ai pas de gaz, c'est vrai, naturellement, je n'ai pas de gaz. J'ai à nouveau confondu la passé et le présent. Le gaz, c'était bien avant. Naturellement. N'empêche que tout va beaucoup plus vite avec le gaz. Seulement aujourd'hui, on ne l'utilise plus. *(le reconnaissant)* Je n'ai pas de gaz. Mais je ne l'ai pas non plus éteint. *(Silence. Puis, elle se tourne vers sa fille)* A quoi bon éteindre quelque chose que je n'aurais peut-être même pas pu avoir. Pas vrai, mon enfant. Tu es une enfant tel que je vois les choses et moi je n'ai plus vingt ans. Je n'ai plus vingt ans.

LA FILLE : *(sur un ton amical)* Bien entendu que non. Bien entendu. Tu as déjà vécu une grande partie de ta vie.

LA MERE : Oui mais j'ai bien le droit de ne plus avoir vingt ans. Et je ne suis de loin pas morte pour autant.

LA FILLE : Bien entendu. Tu n'es pas morte, mais tu n'as plus vingt ans non plus. Je comprends cela.

LA MERE : Je ne sais pas, tu deviens agressive dès qu'on évoque qu'on vit, qu'on accomplit, qu'on a compris quelque chose.

LA FILLE : Mais je ne comprends pas. Je ne suis pas agressive. Il ne m'agréé pas d'être agressive. Tout ce que j'ai fait, c'est pour t'être agréable.

LA MERE : Naturellement. Naturellement. Dès qu'on aborde ce genre de sujet avec toi, tu te dédis, bien entendu. Mais que moi je sois toujours encore là bien que je n'aie plus vingt ans, est-ce que c'est bien ancré dans ta tête ?

LA FILLE : Peu m'importe que ce soit ou non ancré dans ma tête. L'essentiel est que tu te sentes bien.

56
LA MERE : On ne peut pas dire que je me sente sensationnellement bien. En tout cas je suis ici depuis cent ans au moins sans qu'on m'ait proposé la moindre chose. *M. Sécour, une estimer*

LA FILLE : Thé ou café, tarte ou petits gâteaux ? Tu as le choix. .

LA MERE : Faut-il que tu parles si fort ? Si je meurs toute cette nourriture ne me servira à rien.

LA FILLE : Pardon.

LA MERE : Je vois ça d'ici : si je me décide pour du café, il y aura du thé. Et le mal qui en résultera pour moi, tu m'en rendras responsable. Une façon comme une autre de tuer les gens. (*chuchotant*) Tu ne peux pas parler moins fort ?

LA FILLE : Mais je n'ai rien dit !

LA MERE : Vraiment, tu es insurpassable. Tu n'as rien à proposer à ta mère ?

LA FILLE : Le plus sûr c'est de proposer quelque chose. Naturellement que je propose quelque chose. Je demande l'autorisation de pouvoir proposer quelque chose. Qu'est-ce que ça sera ?

LA MERE : Que dirais-tu d'un Sherry ?

LA FILLE : Je ne peux malheureusement te proposer qu'un porto avant le café.

LA MERE : Je n'ai pas fait tout ce chemin pour que tu me contredises.

LA FILLE : Je suis désolée Maman. Je me suis mal conduite.

LA MERE : Tout ce chemin. La fatigue. Les arrêts du coeur. On veut revoir sa fille encore une fois dans sa vie. A quoi bon tout cela maintenant. Nous ne pouvons malheureusement pas faire comme si nous étions mère et fille. C'est impossible, voilà tout.

LA FILLE (*énervée*) Naturellement que nous ne pouvons pas faire comme si nous étions fille et mère, naturellement. Si je t'appelle mère, mère, c'est uniquement parce que je suis ta fille. C'est la seule chose qui est restée comme avant. D'un autre côté. Je crois que tu veux dire autre chose.

LA MERE (*cherchant de l'aide*) Qu'est-ce que je veux dire, qu'est-ce que tu veux dire avec cette autre chose que je veux dire ? Quelle doit être la seule chose qui est restée comme avant ? Qu'est-ce que tu veux dire ? S'il te plaît parle moi donc d'avant, quand toutes les choses étaient encore bien à leur place. Tout ce qui te passera par la tête. Qui que tu sois, tu es apparemment quelqu'un qui m'était lié, avant.

LA FILLE (*hymnique*) Certains jours ma mère me conduisait dans les musées de la ville. Elle s'arrêtait toujours devant une statue, constamment elle restait debout devant la statue d'un vieil homme d'Etat. Les mains jointes elle restait devant cette statue, taillée dans une pierre grise. Ce personnage captivait ma mère tout particulièrement, il est dans l'ordre des choses que le monde ait besoin d'ordre, disait-elle, choisisse l'ordre et en ait besoin. Le monde entier choisit. Qui c'est, demandai-je. Avant, je demandais quand je ne savais pas. Comme toujours je m'étais mal conduite et levai le bras pour me protéger des coups. La main de ma mère s'abattit sur moi et elle me corrigea devant tout le monde avec, comme elle disait, toutes les mains dont elle disposait (*elle montre fièrement son bras*). J'ai des cicatrices encore aujourd'hui. Voilà à quel point ma mère m'aimait : elle laissait des cicatrices. Voilà à quel point elle vivait. On dit que le temps guérit toutes les plaies, le salut vient avec le temps, mais cette plaie ne guérira jamais. Et même si elle guérissait, je ne trouverais pas le salut. Jamais je ne me remettrai des coups qu'on m'a mis. Je ne me plains pas des mes plaies, mais je ne m'en remets pas.

LA MERE : (*se lève d'un bond, et commence à danser et à chanter*) Heureux qui jouit d'aujourd'hui et oublie ce qui est passé. Les choses arrivent comme elles doivent arriver. Après, c'est terminé.

LA FILLE : Ca sonne drôlement. Heureux qui jouit d'aujourd'hui. (*d'une voix éteinte*) Ah, Mère, si tout le monde était comme toi. Tout le monde était comme toi ?

28.
LA MERE : Il est difficile de m'extraire du passé pour m'enfoncer dans le présent. Surtout s'il était comme il était et s'il est comme il est. Je suis contre le présent et meurs du passé. Certaines choses sonnent comme des ordres. Alors je les fais. Je m'affaire et les fais. Si je ne les fais pas tu ne les fais pas ? Mon erreur est là : j'ai horreur des compromis. Et je ne peux pas lutter contre ma nature. Non, naturellement. Lutter contre la nature, naturellement, ce n'est pas naturel, je ne peux pas ordonner à ma nature la façon dont on peut naturellement m'ordonner quelque chose. Quelque chose sonne comme un ordre et ma nature m'ordonne de trouver cet ordre naturel. Je ne fais aucun compromis dans ce domaine. Dans la nature nous sommes tous une même famille. Qu'il est donc naturel d'être une famille.

LA FILLE : La famille est une mine de paix.

LA MERE : Ah là ça va trop loin.

LA FILLE : Une mère est maternelle et je vais devenir comme elle.

LA MERE : Je dis : ça ne va pas comme ça non plus.

LA FILLE : (*hurlant soudain*) La ferme.

LA MERE : (*la tête sur les épaules*) Je ne sais pas reconnaître une crise familiale. Tout le monde en parle. Mais moi je ne sais pas reconnaître une crise familiale. Je vais m'y employer. Il faut bien croire en quelque chose. Un jour tout est raisonnablement agréable et ensuite ça n'existe plus. Ça n'existe pas des choses pareilles. En tout cas c'est ce que je ressens. Parfois on ressent des choses et on ne sait même pas. Si cela veut dire quelque chose.

LA FILLE : Tout veut dire quelque chose, de même que tout est quelque chose. Tout le monde a besoin d'une chose à laquelle il croit. Des horizons ce genre de choses. Parfois je vois la signification des choses très clairement.

LA MERE : (*s'est entre temps levée et contemple les tableaux de sa fille*) N'y avait-il pas un portrait du Führer ici, avant ?

LA FILLE : Non. Même avant, le Führer n'est pas accroché ici.

18
LA MERE : pourquoi.

LA FILLE : Je t'ai accrochée toi.

LA MERE : C'est ce que je vois. Tu sais je vois beaucoup de choses.
(Ecoeurée) Quel genre de créature es-tu donc.

LA FILLE : (*réveuse, tournée vers le public*) Mère, toi seule m'as maintenue en vie. Avide je cherchais un soutien et ne le trouvais pas, mais toi tu m'as tenue même pour morte en vie. Jamais je n'ai passé pour belle. C'est affreux. Mais je pensais que c'est naturel ainsi, parce que je te croyais. Rien n'est plus naturel que la croyance aveugle en quelque chose. Tout le monde a besoin d'un chose à laquelle il croit, je crois. Même moi.
Je pensais que c'était naturel et c'est ainsi qu'aux yeux des hommes je passais pour digne d'être aimée, ce que j'aimais, même si moi je ne les ai jamais trouvés aimables. Je passais pour digne d'être aimée et nul pourtant ne daigna m'aimer. Je pensais que c'était naturel comme ça et c'était comme ça et ç'est comme ça. (*Silence. Elle poursuit, béate. Peut-être entend-on des gazouillis d'oiseaux ?*) Moi seule savais qu'au plus profond de mon moi, de mon âme, j'étais complètement différente. (*Elle se tourne brièvement vers la mère, qui n'écoute pas et contemple les tableaux*) Cela s'exprime dans mes tableaux. Dans mes tableaux je peux concrétiser mes désirs et mes rêves. Eux seuls montrent ce que je suis concrètement.

LA MERE : (*sceptique*) As-tu déjà peint autre chose que moi. Peins-tu parfois autre chose que moi. Tu peins bien parfois autre chose que moi.

LA FILLE : Je ne vois pas à quoi d'autre je pourrais faire prendre forme. Ne prends forme que ce qui a une forme.

LA MERE : Moi seule sais qu'au plus profond de mon moi, de mon âme, je suis complètement différente. Cela s'exprime dans mes tableaux. Dans mes tableaux je peux concrétiser mes désirs et mes rêves. Eux seuls montrent ce que je suis concrètement.

LA FILLE : (*énervée*) Mes tableaux montrent que je suis unique en mon genre. Je veux dire unique. Je veux dire unique et seule. (*Elle s'effondre*)

LA MERE : Cela est juste, mon enfant. Ce qui est juste doit faire justice. De droit ton bras me revient (*elle saisit le bras de sa fille*) mais vois je tends le mien vers toi. Viens. Je pourrais faire s'abattre tant de bras sur toi. Viens, prends ce bras droit qui se tend vers toi.

LA FILLE : *Le bras de la mère sur mon bras est la preuve de ma solitude* La solitude est mon seul agrément et ma mère ma seule mère.

LA MERE : Pauvre enfant, peu amène mais mienne quand même. Pauvre enfant solitaire (*Dégoûté, mais montrant de l'intérêt*) Au fait comment s'appelle la carence en érythrocytes ?

LA FILLE : (*avec empressement*) L'anémie, mère amène.

LA MERE : (*sincèrement touchée, caressant la tête de la fille avec reconnaissance*) Anémique enfant, peu amène.

LA FILLE : (*avec amour*) Mère.

(*La mère demeure immobile quelques instants. Puis, elle sursaute d'effroi et retire son bras avec un air de dégoût. Le ton de sa voix redevient immédiatement glacé.*)

LA MERE : Pourquoi me veux-tu comme mère ?

LA FILLE : Ca c'est trouvé comme ça, c'était tout proche.

LA MERE : Bon nombre de choses paraissent proches à l'homme (*avec mélancolie*) Jamais je n'aurais cru que le guerre finisse un jour. Tout ce qui est proche n'est pas forcément désirable. Surtout quand c'est mon père que je trouvais proche. Mon père, il était toujours proche quand j'étais couchée, mais lui personne ne l'a jamais trouvé. Un père couché et un coup de chance.

LA FILLE : Rien ne semble plus proche qu'un désir paraissant désirable. Je désire être désirée.

2/0
LA MERE : Comment une mère peut-elle réagir à cela. Devant elle, une démente qui se vautre dans le désir d'être désirée. Et derrière elle la naissance de ce qui se vautre devant elle.

(La fille se lève lentement et commence à comprendre ce que la mère voulait dire. Long silence, pendant lequel les deux femmes se toisent du regard. La fille a retrouvé son sérieux et devient rapidement agressive.)

LA FILLE : Tout cela on peut le toucher. Tout cela existe. Je suis inconcevablement décontenancée, ce que tu racontes n'a jamais existé et n'existe pas.

LA MERE : Je ne suis pas venue ici pour ne pas être la bienvenue.

LA FILLE : *(en colère)* Mais tu n'es même pas là. Tout cela n'existe même pas. Tu n'as même pas ta place toi ici !

(Le mère est un peu déstabilisée par l'explosion de colère de la fille, mais dès la dernière phrase de celle-ci, elle se reprend, se redresse, relève la tête et dévisage sa fille de la tête aux pieds. Elle se dirige lentement, avec des gestes maniérés, vers le canapé et, une fois assise, s'étire.)

LA MERE : Et comment que je l'ai. Et si je ne l'ai pas tu l'as encore moins.

(Au même moment on sonne. La fille redevient nerveuse, parce qu'elle n'attend personne. La mère se redresse elle aussi.)

LA MERE : Que fais-je ici. Où suis-je. Dans quelle salle d'attente attends-je.

LA FILLE : J'attends mais n'attendais personne.

LA MERE : Dépêche-toi d'ouvrir. Quelle importance. Puisque je ne suis pas la bienvenue, peut-être qu'un autre aura plus de chance que moi.

(La mère se regarde dans un miroir de poche qu'elle a sorti de son sac à main. Elle feint l'indifférence, mais observe avec attention sa fille qui se dirige vers la porte et ouvre à son ami. Tous deux reviennent dans la pièce. Il a apporté un bouquet de fleur.)

LA FILLE : Mère. Puis-je à présent te présenter un homme, te présenter Peter.

LA MERE : Un homme sous le toit de ma fille. Une mère peut elle supporter ce spectacle. Comment se fait-il que vous ayez apporté des fleurs alors que vous ignoriez ma présence ici.

L'AMI : il y a pour ainsi dire, disons, certains usages, qui même s'ils ne plaisent pas, doivent être respectés.

LA MERE (*l'ignore et s'adresse à sa fille*) Dis voir, qui est-ce. Que fait-il. A-t-il du pouvoir. Pourquoi est-il ici alors qu'il ignorait que j'y fusse ?

LA FILLE : Il est ici à cause de moi. Il est venu pour moi.

LA MERE (*débordante*) Monsieur, que je vous serre contre moi. Puisque vous avez une place, prenez-la. Prenez tout ce que vous voulez. Un homme. Ces choses-là sont naturelles pour vous, non.

(Elle s'empresse de l'asseoir sur une chaise et prend place sur le canapé. Elle propose aimablement l'autre chaise à sa fille. Celle-ci va chercher un troisième couvert. L'atmosphère s'est détendue en un clin d'oeil. Après quelques instants d'un silence ponctué de sourires, la mère s'adresse à l'ami.)

LA MERE (*l'air intéressé*) Et la laideur de ma fille ne vous incommode pas ?

L'AMI : D'un point de vue statistique visiblement non.

LA MERE : Honnêtement : (*jouant l'étonnement*) Vous êtes sérieux ? Vous n'êtes pas sérieux, voyons. (*A la fille*) Sérieusement : tu ne te trouves quand même pas belle.

LA FILLE (*larmoyante*) Je ne sais pas si je me trouve belle. On ne me l'a jamais proposé.

LA MERE : Eh bien ça serait encore plus beau si tu étais belle. Reste un peu sur le tapis. Tu es vraiment pénible avec tes crises. C'est vraiment pénible à quel point tu es pénible.

LA FILLE : Oui Maman.

LA MERE (à l'ami) Vous êtes bel homme. Vous ressemblez sûrement à votre mère. (cachant son dégoût) Et vous supportez vraiment la vue de ma fille ?

L'AMI : Un homme ne pleure pas. Il est invulnérable.

LA MERE : Ce que cet être supporte, non, ce que cet homme, ce que supporte cet homme est-il supportable. Moi aussi j'en ai bavé, j'ai appris à en supporter beaucoup, mais ce point là a toujours été la limite pour moi. Et vous supportez cela ?

L'AMI : Madame. Votre entendement est illimité. (se souvenant) Mais avant tout j'apporte quelque chose. Quelque chose que j'aimerais vous transmettre. Je dis tout cela à propos des fleurs, parce qu'un homme ne sait pas toujours très bien s'il doit en fait quand même dire quelque chose. A son sujet ou quelque chose de ce genre.

(Il se lève et, sans contrôler ses tics, donne les fleurs à la mère, qui feint le plus grande surprise. La fille se désintéresse de la situation et prépare le café. La mère est de plus en plus coquette.)

LA MERE : C'est naturellement la chose la plus naturelle au monde, vous savez, je ne sais même pas ce que vous savez. Je ne sais même pas quoi dire. Même pas encore dans un cercueil et ne sachant déjà plus quoi dire. Vous savez, ma fille et moi avons toujours feint la féminité. C'est gênant pour les hommes naturels. Naturellement, les êtres naturels ont envie d'un bel environnement. Bien évidemment. Ils veulent quelque chose de joli, de jeune, de naturel, quoi. Quelque chose comme moi, quand j'étais encore jeune.

L'AMI : Vous êtes encore tout à fait utilisable.

LA MERE : (flattée) Vous plaisantez, plaisant hypocrite. Mettons qu'en comparaison de ma fille je puis faire illusion, mais très objectivement...

L'AMI : Comment voulez vous en tant que femme, je le demande, en tant que femme savoir ce qu'est l'objectivité. Restez un peu sur le tapis (il s'assoit).

LA MERE : Pardonnez-moi. Confuse vous me voyez m'interdire toute intervention dans cette zone interdite.

(Dans le silence qui suit, la mère commence à se lever lentement et à s'approcher de la table. Ses gestes sont pathétiques, elle lève les poings au ciel et s'affaisse à nouveau, désespérée, en pleurs.)

LA MERE : Mon Dieu ! Pourquoi cette laideur a-t-elle touché ma fille. Et pas moi. Je suis belle. Honte à la beauté ensevelie de mon enfant. Mais je suis belle. (Elle se tourne vers la fille, dans une attitude de reproche mêlée de désespoir) Mon Dieu, quel était donc ton dessein.

LA FILLE : (se précipite, pleine de sollicitude) Mère. Tant de souffrance te fait souffrir. Et c'est moi la coupable.

LA MERE : Tais-toi.

LA FILLE : (dans le vide) : Moi même j'avais besoin d'entériner mon existence, de tout entériner avant d'être enterrée. Car par l'attitude constamment dévalorisante de ma mère je manquais bien sûr d'assurance et donc de valeur, assurément. (confuse) Qu'est-ce que j'ai dit ? Je n'en suis pas sûre. Je n'en suis pas sûre, mais aurait-il été juste de rejeter l'unique faute de mon manque d'assurance sur ma mère ? Sûrement pas.

LA MERE : Qu'est-ce que tu as dit ?

LA FILLE : Je n'en suis pas sûre.

LA MERE : Mon enfant comment veux-tu qu'on puisse t'aider si tu t'entêtes à ce point. Parle, et n'essaie surtout pas de me mentir.

LA FILLE : Tu crois que j'en serais capable .

LA MERE : Il faut bien croire en quelque chose. Même toi.

LA FILLE : (émue) Je crois à la justice, à l'inviolabilité de la dignité humaine, à...

LA MERE : (lui en colle une) Répète un peu.

LA FILLE : (en larmes) Pourquoi faut-il toujours que je me conduise mal ?

LA MERE : Et pourquoi faut-il toujours que tu ouvres la bouche si c'est pour la refermer aussitôt. Il faut savoir se décider, dans la vie.

LA FILLE : (se rebellant) Mais c'est toi, mais c'est toi qui me l'a ordonné.

LA MERE : Qu'est-ce que je suis censée avoir fait ?

LA FILLE : Essaie de te rappeler. De toute manière tu ne me croies jamais.

LA MERE : Essaie de te rappeler ! Je ne me rappelle pas avoir jamais essayé de faire une chose pareille. J'ai naturellement même le droit de me rappeler. Et puis que signifie cet ordre. En sommes nous arrivées, au bout du compte, à ce qu'il me faille un ordre, qu'il faille m'ordonner de faire ce qui est mon bien, mon droit.

LA FILLE : S'agit-il d'un problème acoustique ?

LA MERE : Pourquoi ? Dieu sait s'il y en a, des problèmes, et quand je te regarde, ils s'abattent sur moi. Si c'est un problème, comment veux-tu qu'il soit acoustique ? Acoustique ! D'ailleurs qui est-ce qui te met des idées pareilles en tête ? Être des mots pareils sans ta mère.

LA FILLE : M'as-tu mal comprise ?

LA MERE : Je m'y attendais. Et vraiment j'ai attendu suffisamment longtemps. Mais quel genre de compréhension attends-tu, à la fin ? De la compréhension ! As-tu encore toute ta raison. Moi aussi j'en prends mon parti. Je sens parfaitement ce que tu prévois. Et faire partie de tes prévisions ne me tente guère. Tu n'auras rien de moi.

LA FILLE :

Aie donc quelques égards !

LA MERE : Egards. Attention. Intentions. (menaçante) Attention ! Je prévois d'ici ce que tu prévois. Tu ne m'a jamais laissé la moindre chance. J'ai toujours eu peur du pire et toujours craint le pire. (suppliante) Docteur, ai-je crié, Docteur ! Il faut que j'aie cet enfant. Il faut que je l'aie, un point c'est tout. Même, ai-je sangloté, même (silence, puis, sur un ton dramatique) même si c'est une fille !

LA FILLE (reconnaissante) Mère ! Tu as fait cela ?

LA MERE : Ainsi vont les choses.

LA FILLE : Ce doit être le monde. Ainsi va le monde.

LA MERE : Le monde est le monde. S'il ne vous plaît pas, vous avez mal choisi.

L'AMI : Faux. S'il ne vous plaît pas, vous serez applatis ?

LA MERE : Convenez-en. Vous en savez plus que ce que vous nous confiez. Debout, là, vous en savez plus.

L'AMI : J'en conviens. Je suis un homme qui confie constamment. Constamment debout, constant dans mes confidences. C'est tout à fait naturel comme ça. Debout, là, je confie : tout chez un homme doit être dur. Tout doit être droit. (il empoigne sa braguette) Ces dames aimeraient-elles voir l'état des choses ?

LA MERE : (très intéressée) Y a-t-il de grandes choses à voir ?

L'AMI : (paniqué) Pour tout dire il n'est pas grand. Je veux dire en taille. Mais j'ai eu des femmes. Le flibustier des plaisirs féminins. C'est moi. Ça existe (il saisit son entrejambe comme s'il avait mal). J'existe. Je me touche donc j'existe ! C'est incroyable. Et je veux émettre. Je dois émettre. (Il s'écroule)

(Les deux femmes se précipitent vers lui, l'air préoccupé. Il se ressaisit en un clin d'un d'oeil et poursuit , sur un ton méthodique.)

L'AMI : Laissez-moi passer. Je dois émettre. Il faut que ma semence sorte. (Il se lève)

LA FILLE : (avec un léger sourire) Deuxième porte à droite.

(Il sort. Les deux femmes le suivent du regard, l'air songeur, et s'approche de la table. L'atmosphère est pacifique, sereine.)

LA FILLE : Bois quelque chose en attendant. Peter viendra plus tard.

LA MERE : Peter viendra plus tard. Jamais encore je n'ai entendu une chose aussi ridicule. Tu vas attendre que ce monsieur revienne, comme il se doit ! Ecoute. Arrête. Tu n'entends donc plus rien à ce qu'on se doit de faire !

LA FILLE : Pardon Mère. Je l'entends venir.

L'AMI : (entrant) J'ai rapidement émis ma semence, Mesdames. La nature a ses droits, n'est-ce pas. J'espère que je ne vous ai pas trop fait attendre. Je préviens toujours en cas d'attente trop longue.

LA MERE : Nous sommes heureuses que tout concoure à votre satisfaction. Avez-vous allégé le refoulement de votre liberté ?

L'AMI : N'éprouver ni la faim, ni le froid, ni la douleur. C'est ça le bonheur. Ne ressentez ni la faim, ni le froid ni la douleur, et vous êtes débarrassée de votre non-bonheur.

LA FILLE : Moi je ne pourrais pas dire ça comme ça. Dites, qu'est-ce que vous voulez dire par bonheur ?

L'AMI : Vous savez, être en vie a ses avantages. Mais aussi ses inconvénients.

LA FILLE : Moi je ne pourrais pas dire ça comme ça.

Et maintenant à vous (elle se tourne vers l'ami). Le relâchement ne vous attire-t-il pas parfois ? La position verticale est sûrement la plus sûre pour une homme, mais la suspension ne vous convient-elle pas ? N'avez-vous jamais été tenté par la suspension ? La tentation du relâchement ne vous attire-t-elle pas ?

L'AMI : Un homme qui peut cela est un homme qui ne peut pas. Voyez-vous, et moi je peux. Je peux même par bidons entiers. Mais je ne peux m'arrêter simplement comme ça. Il y a des endroits chez un homme que l'homme ne peut vouloir arrêter comme ça. Ce qu'il veut c'est la puissance. Et celle-ci dépend de lui. Car chaque homme est sa propre centrale en puissance. Quand quelque chose incidemment périlclite, c'est qu'il y a un incident. Et quel plaisir peut-on trouver à un incident.

LA FILLE : (sur un ton méprisant) Nous nous aimons. Mais entre nous se dresse une centrale.

(Les paroles de la fille viennent interrompre le contact très étroit qu'ont noué les deux autres. Ils se tournent brusquement vers elle, arborent des airs méprisants et s'éloignent. La fille a un sursaut d'effroi. Silence)

LA MERE : Vos phrases forment un système. Tout est rond, tout est sain. Parlez-moi de santé. Je voudrais vous apprendre.

L'AMI : Pourquoi de santé ? Pourquoi la santé alors que vous ne pouvez pas y briller ? Que vous ne pourrez jamais y briller, aimerais-je compléter. La santé est le pilier du bonheur du couple. Pour l'homme et pour la femme. Mais la femme n'est pas le pilier du bonheur de l'homme, qu'elle soit pas-ronde-du-ventre, ou plus encore pas-en-bonne-santé. Car c'est dans les corps sains qu'habitent les esprits sains, le bonheur, la force et la puissance. Les couples doivent s'accoupler. (burlesque) Le yeux qu'elle fait, la fiancée, quand elle voit tout ce que l'homme peut !

LA FILLE : (irritée) De quoi parlez-vous ?

(Elle est à nouveau punie par des regards mauvais. L'intimité est rompue. On s'éloigne encore plus d'elle. Elle regarde dans le vide. Silence)

LA MERE : (dans une fascination mêlée de dégoût) Ai-je raison de supposer que votre entrejambe abrite une répugnante érection mêlée d'immenses débordements ?

L'AMI : C'est le résultat d'importants flux d'énergie. Vous ne connaissez pas la pulsion d'impulser, de faire sortir son sperme, de propulser des flots entiers de sperme hors de soi ? De s'épandre, lors d'érection, dans ce qui est ouvert et d'ainsi boucher l'ouvert ?

LA MERE : (pensive) Ce n'est pas vraiment ce qui m'épanche. Pas vraiment ce que j'apprécie.

L'AMI : Mais il le faut ! Où vais-je m'épandre sinon ? La nature ne se corrige pas !

LA MERE : Naturellement. C'est tout à fait naturel comme ça. L'inné ne se perd jamais. (Silence) Et vous procréez par conviction ? Ou parce qu'il y a profusion ?

L'AMI : Je suis souillé par le sperme de mes manquements. Certes je ne manque jamais de souiller, mais ma semence n'atterrit jamais dans bas-ventre protégé qui, comblé, se referme. J'évalue, approximativement à plusieurs millions les descendants que j'ai déjà tués ainsi. Chaque goutte de sperme un fils. Non, pas un fils - des millions ! (avec résolution) Mais debout, là, je vais m'arc-bouter. C'est de toute façon un à zéro pour moi. (Il se tord de douleur)

LA MERE : (inquiète) Cessez de plaisanter. Quelque chose vous protège des douleurs.

L'AMI : C'est ainsi autour de moi. J'ai des douleurs. Tout est raide et ainsi la douleur ne passe jamais. Oui, moi aussi j'ai des douleurs ! Ma puissance est douloureuse et mes douleurs puissantes. Non pas que je déplore les érections permanentes. Elles doivent être permanentes, mais elles rendent les douleurs plus puissantes. (il pleure)

LA MERE : Pauvre que vous êtes, mais vous ne vous demandez jamais...

L'AMI : (pétrifié) Que dois-je faire ?

LA MERE : Excusez-moi, je vous prie. C'était idiot de ma part. Je me suis mal conduite et j'aimerais m'en excuser.

LA FILLE : (sur un ton craintif) Mais c'est moi, ça ! Ca, c'est moi ! A quoi je sers sans ça ?

(La mère et l'ami se tournent une nouvelle fois vers la fille et s'éloignent encore de quelques pas. Le dégoût sur le visage de la mère cède toutefois le pas à l'affection. Elle prend sa fille dans ses bras)

LA MERE : (tendrement) Ah c'est toi. C'est donc ça, ce qui est resté de toi. Parfois, tes restes m'atteignent encore. Ma miséricorde fait toute ma bonté. (la fille relève la tête.) Mon enfant ma chère enfant. Seuls tes tableaux montrent ce que tu es vraiment. Dans tes tableaux tu peux concrétiser tes désirs et tes rêves. Eux seuls montrent ce que tu es vraiment.

LA FILLE : Je suis, parce que je suis comme mon tableau préféré. C'est celui d'une jeune fille qui tient un bouquet de roses à la main.

LA MERE : Et ensuite ? Reste-t-elle ou veut-elle continuer ? S'arrête-t-elle un moment ou ne veut-elle pas rester ?

LA FILLE : Comment savoir ce qu'elle veut. Mais elle est debout. Elle sait comment être debout.

(Entretemps la fille s'est dirigée vers le chevalet, à l'arrière-plan, pour prendre la tableau qui s'y trouve. Puis, elle contemple les tableaux accrochés au mur, en prend quelques uns et en intervertit la place. Puis elle retourne s'asseoir sur sa chaise. Son ami et elle se sourient.)

LA MERE : Comme ça. Comme ça c'est mieux. Tout s'améliore quand on y travaille. (Elle s'assoit). Parfois on croit que c'est passé alors que ce n'est rien d'autre que le passé. Qui lui ne passe jamais, c'est naturel. Absolument naturel. (à la fille) Jamais je n'oublierai le jour où tu es venue vers moi, avec sur toi plein de sang qui te barbouillait partout. Des mares de sang dégoulaient le long de tes jambes. Tu baignais franchement dans le sang.

19
En voyant la peur dans tes yeux la peur m'a saisie moi aussi. Tout ce sang sur les jambes de ma fille. Et je ne pouvais rien faire.

LA FILLE : Ce jour là je suis devenue femme, Mère.

LA MERE : Que tu aies pu me faire une chose pareille.

L'AMI : Quand on vous entend parler comme ça, on a toujours le sentiment que vous vivez encore dans le passé.

LA MERE : (ravie) C'est vrai ?

L'AMI : Je vous envie pour ce passé. Vous êtes entrées dedans et il vous appartient. Le praticable a été pratiqué par vous. Il en va ainsi dans le passé et il en va ainsi dans le présent. Ce qui est praticable est à pratiquer et doit être pratiqué. Moi, j'ai été transformé au cours des phases décisives de mon passé.

LA MERE : Si mon passé s'en allait, que pourrais-je bien faire contre le présent ?

LA FILLE : (avec gentillesse) Mère, il faut que tu veuilles le monde. Si tu le veux, c'est ton monde. Le monde est tel qu'il pourrait être. Pas tel qu'il est. Cela ne se peut pas, c'est tout.

LA MERE : (bondit) Ma fille veut savoir comment ça se passe sur terre. Je n'ai donc plus d'autre choix que de savoir comment ça se passe dans le ciel. Etat céleste que celui où tu ne voulais pas savoir ce que tu ne sais pas. Tu ne me laisses aucun place ! *place*

LA FILLE : Regagne ta place !

LA MERE : Quand on a trouvé sa place dans la vie, on n'a pas besoin de s'assurer sans arrêt de tout. Le besoin n'est autre chose que la nécessité de s'assurer de tout. S'assurer de quelque chose que l'on sait. Je sais où est ma place et je n'ai pas besoin de me faire indiquer celle qui de ton point de vue semble être la meilleure. Ce qui n'a pas à être dirigé est juste. (elle réfléchit) Il me semble, oui.

L'AMI : Je ne suis pas debout. Je ne comprends pas. En quoi consiste ce désaccord ? Je suis assis. Et je fais cela tout le temps. Le temps de faire une chose et pas l'autre, voilà ce dont l'homme a besoin. Quand je veux et où je veux. Ce que je vais vouloir, je vais le vouloir.

LA FILLE : Ce vouloir je vais aussi vouloir l'avoir. Tout ce que je crains, c'est que je n'aie pas vouloir.

LA MERE : (tend l'oreille) Mère est là. Mon enfant. Que veux-tu ?

LA FILLE : Dis le moi.

LA MERE : (sur un ton consolateur) Un être si jeune, qui a encore toute la vie devant lui. La vie n'est pas la mort. Seule la mort est la mort. (silence)
C'est drôle d'habitude je ne pense pas à ce genre de chose.

LA FILLE : Je croyais que cela avait un sens de réfléchir, mais après avoir essayer de penser, je suis devenue pensive : penser, ne serait-ce pas tout simplement impensable ?

L'AMI : Pensez-vous ! Et puis de toute façon, en tant que femme...

LA MERE : Femme ? Je vous prie de ne pas offenser ma fille.

L'AMI : Même si je ne pense pas aller très loin avec votre fille, je suis loin de telles pensées.

LA MERE : (apeurée) Mon enfant. Nous nous sommes trompées d'endroit.

LA FILLE : Qu'est-ce que nous sommes ?

L'AMI : Au bout du compte, des êtres humains.

LA MERE : Bien évidemment que nous sommes des êtres humains. Il serait inhumain de nous contester cela. Tout homme sensé dirait sensiblement la même chose : que nous sommes des êtres humains. Cela ne se voit peut-

être pas au premier coup d'oeil, mais il existe quand même une différence entre les sexes.

L'AMI : (explosant de rage) Les hommes aussi peuvent être des êtres humains !

LA MERE : A quoi bon ? Les femmes sont les femmes et les hommes sont les hommes.

L'AMI : Mais je le pourrais, si je voulais.

LA MERE : N'en demandons pas trop à Dieu.

L'AMI : Dieu. Dieu, mon Dieu. Dieu est une erreur née de la peur des anciens.

LA MERE : Oui c'est vrai. Vous, en tant qu'homme, vous devez être viril.

L'AMI : Personne ne doit. L'on veut. L'on est. Je suis. Avant tout je suis vieux jeu, radicalement vieux jeu. Je veux que les femmes soient des femmes. Je suis aussi vieux jeu que la nature. La nature, qui a donné aux femmes des ventres féconds. Des ventres protégeants les donations masculines. Tout est naturellement ordonné, pour qu'il y en ait qui donnent et d'autres qui reçoivent. Moi, je trouve que les femmes sont des femmes. Le silence de mon sexe érectile n'a que trop duré.

(Il commence à parcourir nerveusement la scène de long en large. Toutefois, ses gestes ne sont pas hachés, mais souples. Les deux femmes le suivent du regard avec intérêt. Peut-être sourient-elles. Il se met à parler comme s'il livrait d'importantes réflexions.)

L'AMI : Je veux des couilles bandantes. J'ai des couilles, mais pas bandantes. Pendantes. Quel coup pendable pour un inventeur de plaisirs paternels ! Si fort est mon désir de voir des sexes fortement dressés ! (Silence) Un sexe fortement dressé. Engin grâce auquel j'engendre comme je l'entends avant tout dans l'univers. Tout est limité partout. Seul l'univers est partout sans limites. Depuis le proche quotidien, j'entends engendrer dans le lointain tout. Tout cela peu à peu arrache à ses limites la virilité. Le sang

21

afflue dans le sexe érigé. Particules de sang dans le flux sanguin de mes frères. Ensemble nous traçons nos voies. Ivresse des ivresses ! Raz-de-marée sans règle ni retenue ! Alors l'homme est comparable aux puissances de la nature. Alors il est tempête tonitruante, vague laminante, lame vagissante, marteau en l'air. Alors il se fond dans l'univers et atteint les portes sombres de la mort comme une arme son but. Le but est ce qui vaut la peine d'être atteint.

LA FILLE : (résumant) Et pourtant. Derrière tout cela se cache l'être humain.

L'AMI : Tout naturellement. Les excréments ne chantent pas. Et le pain ne tombe pas des arbres. L'être humain doit savoir comment prendre la vie. (recueilli) Toi, vie exquise, encore cachée, mais portant déjà père et mère, je t'engloutis toute entière. (aux deux femmes) Vous imaginez à quel point le sang afflue vers le sexe dans de pareilles conditions ?

LA MERE : Bien sûr que nous le savons, mais vous savez. Je n'ai jamais regardé d'hommes en train de tirer. Les hommes ne se gardent pas avec moi. J'ai tenu le coup entretenue mais je ne les ai jamais gardés. Je tiens ce combat pour perdu.

L'AMI : En fait le véritable combat à lieu en l'homme. Qu'une bonne fortune nous accompagne, car sans cesse il faut faire campagne. Ca vous plaît ?

LA MERE : Ca m'a toujours plus que des hommes tombent au combat. Les hommes qui combattent ont toujours quelque chose de crispé. Mais chez ceux qui tombent au combat, ça a quelque chose de naturel. Chaque fois qu'il en tombe un, ça me plaît. Et vous, ça vous plaît ?

L'AMI : Il me plaît que chacun reçoive ce qui lui plaît. Et s'il lui plaît de tomber il faut que ça me plaise aussi. L'homme a besoin de faire la guerre pour être un homme. Mais puisque c'est l'homme qui fait la guerre à l'homme, qui d'autre que l'homme peut être le vainqueur. A vrai dire dans ce domaine personne n'est amène. Pas même moi. *(souriante)*

LA MERE : Un homme sans armée. (elle le regarde) Pauvre âme solitaire !

un bras à difficile

52

L'AMI : C'est difficile pour moi avec un seul bras. Difficile pour un homme qui vient juste de perdre un bras à la guerre. Difficile pour un homme qui vient de perdre un bras dans la juste guerre.

LA FILLE : (irritée) Guerre. Bras. Nous n'avons pas de guerre et vous n'avez pas de bras. Pas perdu de bras, pas perdu de guerre. Une femme sait parfaitement ce genre de chose. Vous savez, les femmes savent parfois parfaitement les choses.

L'AMI : Quelle femme ?

LA FILLE : Moi.

L'AMI : Comment voulez-vous savoir que je ne sais pas mieux que vous ce qui est.

LA FILLE : Je me contente de dire que vous avez vos deux bras !

L'AMI : J'ai mes deux bras ?

LA FILLE : Bien sûr !

L'AMI : J'ai quoi ?

LA FILLE : Vos deux bras.

L'AMI : Quel exquise pauvreté d'esprit. (impatience) Mais enfin puisque c'était la guerre !

LA FILLE : Evidemment. C'est ce qu'il y a de plus naturel au monde.

L'AMI : Je sais. Vous voyez maintenant que je le sais mieux que vous ?

LA FILLE : Je ne sais pas.

L'AMI : (trionphant) J'avais donc raison.

LA FILLE : Je vous prie de m'excuser. J'ai cru un instant que je savais mieux que vous ce qui était. Je ne savais pas que je ne devais rien savoir pour savoir ce qui est.

LA MERE : (à l'ami) Unique ! Pauvre !

L'AMI : Recevoir des blessures et distribuer des blessures. Les blessures des autres ne font pas mal. Personne ne s'étonne des blessures à la guerre, et pour cause. Ce qui blesse est parfois alarmant. Mais à l'armée l'homme est appelé. "Tous à l'armée", c'est le cri du héros que l'humanité frémissante entend. Le héros a son armée. Voilà ce qui face à l'ennemi le rend invulnérable.

LA MERE : Que répondre à cela ? Pourquoi dans un monde invulnérable faut-il qu'il y ait des ennemis ?

L'AMI : Pour les ennemis, ils y a les fosses. Les fosses sont le fondement de la patrie.

LA MERE : La patrie. Ah, la patrie. Oui, la patrie est loin.

L'AMI : Ne suivez que vos propres perceptions. Orientez vous en fonction d'elles et vous trouverez ce que vous cherchez.

LA MERE : De nos jours nous manquons d'orientation. (long silence) Suivre. Qui puis-je bien suivre ? Les sujets doivent suivre, c'est évident. (Silence) Nous avons perdu la foi. Moi, j'étais contente de tout croire. Personne ne forçait personne, mais moi j'étais contente. J'ouvrais le journal et j'étais contente d'être contente de ce que je lisais. Aujourd'hui, je serais bien contente de pouvoir être encore contente, mais aujourd'hui, ce n'est pas autrefois. Autrefois, vous ne pouvez pas comprendre cela, vous autres jeunes gens, même si, comme je me réjouis de le voir, vous brûlez de porter vous aussi la croix du présent. Nous, nous ne savions rien. D'ailleurs on ne pouvait rien savoir quand on était content de ce que qui se passait. Nous ne savions rien. (silence) Et c'était bien comme ça. L'époque actuelle rend nécessaire de muer. Elle rend impossible le maintien des vérités. Il y a ceci et cela tout n'importe comment, comment voulez-vous être content de quelque chose. Comment voulez-vous ne pas savoir quelque chose. J'aimerais ne pas

savoir tout ce que sais. J'aimais bien et maintenant je n'aime plus bien. Je ne peux plus ne plus savoir, parce que je sais ce que je sais et ne sais pas ce que je ne sais pas. Autrefois je savais exactement ce que je ne savais pas. Nous ne savions rien, vous savez. Tout était beaucoup plus simple et beaucoup plus exceptionnel. Je trouvais cela sensé.

L'AMI : Comme vous êtes belle en ce moment. Ramenez-moi.

LA MERE : Comment l'oserais-je. Vous ne vous êtes pas laissé mener par moi !

LA FILLE : (irritée) Je vous propose, qu'est-ce que je peux vous proposer ? Il y a du café pour tout le monde mais je peux bien sûr aussi faire du thé. Ça ne vous fait rien que je n'ai pas fait de thé ? Je peux en faire un en vitesse.

(Elle s'apprête à mettre son projet à exécution mais personne ne réagit. La mère et l'ami restent silencieux. Après un long silence, la fille poursuit)

LA FILLE : (à l'ami) On ne peut pas dire que vous ayez l'air gâté, je ris. Prendrez-vous encore une tasse de café, je demande. Je le bois toujours noir, je dis. Que disiez-vous, je dis. Je ne dis rien, dit-il. (silence) Vous ne dites rien. On finirait par ne plus croire en rien.

LA MERE : Tu es vraiment difficile à comprendre.

LA FILLE : Moi-même j'ai du mal à comprendre quelque chose. Si tu ne comprends pas cela...

(Le fille se heurte à un manque d'intérêt évident de la part des deux autres. Une discussion s'engage entre la mère et l'ami. Il se lève d'un bond et se jette aux pieds de la mère.)

L'AMI : J'incline à ne pas montrer mes inclinations. Mais s'il le faut, j'exprime en prime ce à quoi j'incline.

LA MERE : Qui sait si vous allez trouver une contre-inclination ?

85
L'AMI : J'incline. J'incline. Ne me laissé-je pas suffisamment aller? Je cède à l'inclination d'avoir le droit d'être un homme. Tout homme a quelque chose d'enivrant, une fierté sauvage, sanguine, pour laquelle tout le monde l'envie. Il n'est enclin à aucune inclination sous-jacente, douteuse, car elle le conduirait à son déclin. C'est pourquoi j'accepte sans envie votre inclination.

LA MERE : Que demandez-vous ?

L'AMI : Ramenez-moi. Et ne fuyez pas. Qui fuit pâtit et supplie qu'on l'épargne. Epargnez-vous tant de retenue et céder à ma demande. Donnez-moi accès à votre passé. Nos différences doivent être lissées. Nos élans, éligibles. Sinon, pourquoi serais-je ici.

LA MERE : Le passé. Le présent. Faut-il que les différences s'opposent ? (Elle se lève, furieuse) Il n'y a aucune raison de ne pas être contre le fait que vous passiez par mon passé. Je mène mon propre passé et j'ai dépassé depuis longtemps le sentiment de me sentir menée. A présent vous exigez qu'il ne soit pas passé. Mais tout passe. Les choses qui ne passent pas provoquent la panique.

L'AMI : Vous ne sentez donc rien. Vous ne sentez donc pas mon envie d'être ramener dans le passé.

LA MERE ; (comme un ultimatum) Alors laissez-vous mener, je l'exige sans ménagement. Suivez-moi avec soumission dans les souterrains du passé.

L'AMI : J'accomplis ma compulsion à être ramené non pas en me laissant mener, mais en pénétrant tendrement le sphincter de votre passé. Je vais m'empresser de pénétrer en vous, et ce que je j'y introduirai me ramènera.

LA MERE : Personne ne pénètre en moi. Personne n'introduit rien en moi, je l'interdis.

L'AMI : Je vais m'introduire entre vos lèvres molles. Lascivement je vais introduise ma lance entre vos lèvres rodées et m'y installer comme chez moi. Nous allons ensemble installer mon chez moi.

LA MERE : (hors d'elle) Entre quelles lèvres fanées voulez-vous vagabonder ? Comment voulez-vous vous perdre en moi ? L'éclat de ma matrice est passé. C'est un fait. Je ne vous ai pas attendu et je m'insurge. Mon passé est un corps qui me ceint. Dans lequel personne ne s'introduit. Installez-vous où bon vous semble, tirez dans le vaste univers, le grand asile mais cessez de m'assommer avec vos insanies !

L'AMI : Je vais assassiner vos pulsions insurrectionnelles.

LA MERE : Ne m'assassinez pas ! Moi seule me connais et si je meurs, je ne serai plus. Je sais que je ne peux plus être si je ne suis plus. Je veux être. Quoi que cela signifie. Mais ne pas savoir ce qu'être signifie ne signifie pas devoir ne plus être.

L'AMI : (menaçant) Dans ce cas je vous laisse vivre.

LA MERE : Surtout pas ! Qu'est-ce que je vous ai fait !

L'AMI : Faites-moi confiance. Après tout je pourrais être votre père.

LA MERE : (paniquée) Ne m'approchez pas. Même si vous êtes père.

L'AMI : (s'approchant d'elle) Voici que m'envahissent des envies de mise en pratique. Formulé différemment, je vais à présent enfileur mon puissant dard dressé dans les plis de votre conduit. Je ne m'installe pas à votre insu. Votre conduit m'y invite ouvertement. Après tout un père n'est qu'un homme.

LA MERE : Je ne plierai pas. Rien de dressé ne dardera mes plis. Plus jamais. Malheureusement certaines choses se sont passées, mais cela aussi c'est du passé. C'est mon passé. Ayez cela bien présent à l'esprit ! Aspergez de votre sperme des utérus plus sains. Vous ne saisissez donc pas que vous n'essaimerez rien ?

L'AMI : Je ne saisis que ce que je saisis, et ne prends que ce que je comprends. La production de mes couilles est un tonneau sans fond. Même les jeunes sacs génèrent des flaques.

LA MERE : Mère est terriblement effrayée. Elle ne s'attendait pas à cela.

25

(La mère, affolée, se précipite vers le chevalet, prend la toile et l'assène sur la tête de l'ami. Celui-ci portera le cadre sur les épaules jusqu'à la fin de la pièce. Ils en viennent aux mains, et la mère perd son turban. Sa fourrure, ou ce qu'elle peut bien porter, se déchire. Ils ont bientôt l'air complètement défaits.

Pendant ce temps la fille est assise à la table et, à voix basse, mène de front trois conversations imaginaires. Peut-être va-t-elle jusqu'à boire dans les trois tasses. La mère surgit près de la table et s'arrête, hésitante.)

LA FILLE : (à voix basse) Et vous aimez peindre ? (amicale) Vous aimez les jeunes filles qui peignent ? (touchée) Apte, ma fille est apte au quotidien. Vraiment. Certes elle est quotidiennement sujette aux quolibets, mais je vois bien maintenant qu'elle est vraiment apte. On se demande vraiment comment tu fais pour ressentir de la sollicitude, Mère.

LA MERE : (prend place) Oui, parfois je me demande aussi si je ne dépasse pas les limites de ma sollicitude. Mon enfant, tu vas bien ?

LA FILLE : Lorsqu'on connaît son enfant on sait qu'il doit toujours aller bien. (joyeuse) Moi je vais bien. Et je vais vraiment bien d'aller bien. Parfois ma conduite est blâmable, mais je ne me laisse pas abattre pour si peu. Bien - mes yeux perdent leur éclat, mon haleine devient putride parce que mes dents viennent à manquer mais nous les femmes ne sommes pas immunisées contre l'âge et le manque de jeunesse.

LA MERE : Quand en arriverons nous à être immunisés contre tout.

L'AMI : (faussement dogmatique) Mais vous conviendrez tout de même que Mère-Nature avait une idée derrière la tête en pourvoyant l'homme et la femme de certaines différences.

(Il s'assoit. Sa remarque fait rire la mère et la fille de bon coeur. L'atmosphère entre les trois personnes s'est complètement détendue, elle est amicale et un propos entraîne l'autre. Peut-être la scène entière s'accompagne-t-elle de gazouillis d'oiseaux ?)

L'AMI : Ces dames s'entretiennent-elles bien ?

27

LA FILLE : Je ne vais pas seulement bien ; j'ai le droit de bien m'entretenir. Un propos entraîne l'autre. Tout ce qui est différent de l'un ne sert pas le bien être. Et si l'on m'interroge sur mon bien-être, tout ce que je peux dire, c'est : je suis à un âge où la femme est dans son meilleur âge. Je le crie haut et fort: je vau^x quelque chose à mon travail. J'ai de l'argent et je peux avoir tout ce qu'il faut pour valoir quelque chose. La nourriture que j'avale en pleine conscience de la misère du monde est bonne. L'appartement que je possède est arrangé de telle manière quel nul ne peut rien y déranger. Ma vie, c'est pareil. Moi, ça va bien. Et quand ça ne va pas, pourquoi devrais-je me poser des questions alors que je ne m'en pose pas quand ça va. Je peux encore respirer, je ne suis pas battue par tout le monde, j'ai un jour de congé par semaine. Et ce jour là je suis si libre que je puis le passer en compagnie de gens aussi charmants que vous. Moi, ça va bien.



LA MERE : Il faut dire que j'ai toujours eu l'oreille pour l'ambiance acoustique que nécessite une bonne conversation.

92

L'AMI : Je suggère toutefois que la conversation ne se substitue pas à la sustentation. Substituée, la sustentation verse dans le superflu, et je m'insurge. Pour cette raison je suis d'avis dans toute conversation de conserver l'envie de subsister. Sus à la substitution de la sustentation !

LA MERE : Sûrement. Sûrement madame aime la conversation et monsieur tait le fait que son souci constant est de se sustenter. Quelle insouciance que la nôtre. Vous demanderais-je en vain de nous pardonner ?

L'AMI : C'est moi qui demander à ces dames de pardonner mes inconvenantes interruptions.

LA MERE : Interrompre n'est de loin pas corrompre. Brisez-là l'expression de votre mauvaise conscience.

L'AMI : J'aspire à cette expression. Et même si tout ce que je faisais avait le goût de la corruption, qu'auriez-vous contre ?

LA MERE : (vive) Qu'aurions-nous contre ?

78
LA FILLE : Tout un chacun a l'occasion d'exprimer en passant sa témérité. Et chacun devrait saisir la première occasion d'une seconde occasion.

L'AMI : J'ai souvent saisi la première occasion de ce qui semblait insensé. Qui trouverait à y redire ?

LA MERE : Vous faites très bien de n'avoir rien à y redire et de ne pas le vouloir. C'est presque comme avant. Avant, je ne pouvais pas concevoir que c'est avant, mais je voulais ce qu'on voulait. Cette union, cette union unique, voilà ce que nous avons perdu. Aujourd'hui plus personne ne veut être mon père. Même si je le voulais. Être mon père, avec qui j'ai accompli l'union suprême. Même si je ne l'ai pas voulu.

LA FILLE : Mère. Tu as perdu ton père physique. Mais malgré tout le monde entier en est rempli. Rempli entièrement, à n'en plus pouvoir. Et dans ce monde, Mère, tu as ta place, toi aussi.

L'AMI : Dites-moi comment je dois être. Ce sera comme avant. Et lorsque vous m'aurez transmis votre savoir, vous mourrez. Vous voudrez mourir. Ce sera comme toujours.

LA MERE : Vous avez raison. La gauche c'est la gauche et la droite c'est la droite. Ce qui a été sera toujours. C'est si bon de n'avoir pas à être bon. Mais si c'est avant, il est quand même tard. Il est temps de finir. Grand temps pour moi de partir. J'aimerais certes bien savoir comment ça va finir, continuer, mais le temps n'est hélas pas aussi stable que je le souhaiterais. (elle regarde les deux autres) Le jeune bonheur. L'union unique vous ne la trouverez que dans le mariage. Le vrai bonheur est dans les petites choses, me semble-t-il. Mais même une si belle conversation ne peut me faire demeurer parmi vous. (à l'ami) Monsieur Peter, je suis si heureuse que ma fille et vous soyez si heureux. Même si une autre, moins laide, vous rendrait sûrement plus heureux encore. Sans doute l'âge m'a-t-il appris à me contenter de peu. Vous êtes un homme auquel le monde qu'il a choisi plaît. (à la fille) Mon enfant, ma chère enfant ! Tout est en ordre. Je suis ta mère en même temps que ta plus proche confidente, qui confiante te comprend toute et t'aime. Où voit-on encore cela de nos jours. A présent il faut que je m'en aille.

L'AMI : Je vais vous raccompagner chez vous et tout vous ôter.

29
LA MERE : (prenant ses paquets) Ce n'est pas nécessaire. J'habite à côté.
Juste derrière l'élevage de dobermans.

LA FILLE : Mère. Appelle-moi quand tu seras rentrée.

LA MERE : Ma fille, je me fais du souci que tu te fasses autant de soucis. Je vais me soucier de m'adresser à toi par téléphone. Par retour de courrier quand je serai arrivée chez moi. C'est pour cela que je rentre tous les jours chez moi, pour pouvoir dire que je suis arrivée chez moi. Et demain pour le petit déjeuner je suis à nouveau là. Serai à nouveau là. Moi aussi j'existe encore.

L'AMI : Je ne vous permets pas de rentrer chez vous sans que je puisse prendre soin de vous.

LA FILLE : Maman. C'est vrai, Peter a raison. Il ne serait pas juste que tu ailles seule à la maison. Jusqu'à hier, ça allait encore que tu t'en ailles seule, mais aujourd'hui ça ne va plus. Ça ne peut pas aller plus loin..

LA MERE : (touchée) A demain, mon enfant (elle repose ses paquets et sort)

L'AMI : (sur le ton de la confiance) J'ai apprécié cette réunion, mais puis-je vous prier d'en organiser une autre, un second tête-à-tête à deux ?

LA FILLE : Peter. Venez plus tard. Mais ne venez pas trop tard.

L'AMI : Je ne viens jamais trop tard. Je viens toujours. Je viens tout le temps. Je peux venir quand je veux. Et je veux toujours et toujours dans tout ce qui est disponible. *l'instant présent*

LA FILLE : Et c'est pour cela que je vous apprécie.

L'AMI : Et c'est pour cela que vous m'appréciez. C'est naturel comme ça.

LA FILLE : Vous m'appréciez ?

30
L'AMI : Si je vous apprécie ? Naturellement, j'apprécie d'être apprécié, mais votre question est bien trop directe. Où voulez-vous en venir ?

LA FILLE: Excusez-moi. Je me suis mal conduite et j'aimerais m'en excuser. Excusez-moi. Mère attend.

(Peter prend les paquets de la mère et sort. La fille reprend son souffle et regarde autour d'elle, l'air heureuse. Elle se dirige vers le fond de la scène et ouvre la fenêtre. Sur l'écran, on voit de monstrueux dobermans en train de manger, les babines retroussées : on dirait qu'ils sont en train de dépecer quelqu'un.)

LA FILLE : C'était une belle journée. Je peux à nouveau ressentir le printemps. A présent on peut à nouveau ressentir le printemps comme avant. (Silence) Et ce n'est que le début.

(Elle quitte la scène. C'est la fin. Et pas le début.)